

étoile africaine

Magazine des industries culturelles et créatives, de l'entrepreneuriat et des talents africains

Prix : 1500 F CFA

#005

Déc. 2022 - Janv. 2023

M.I.K «L'ABOUTISSEMENT D'UN PARCOURS»



► ÉTOILE POLAIRE

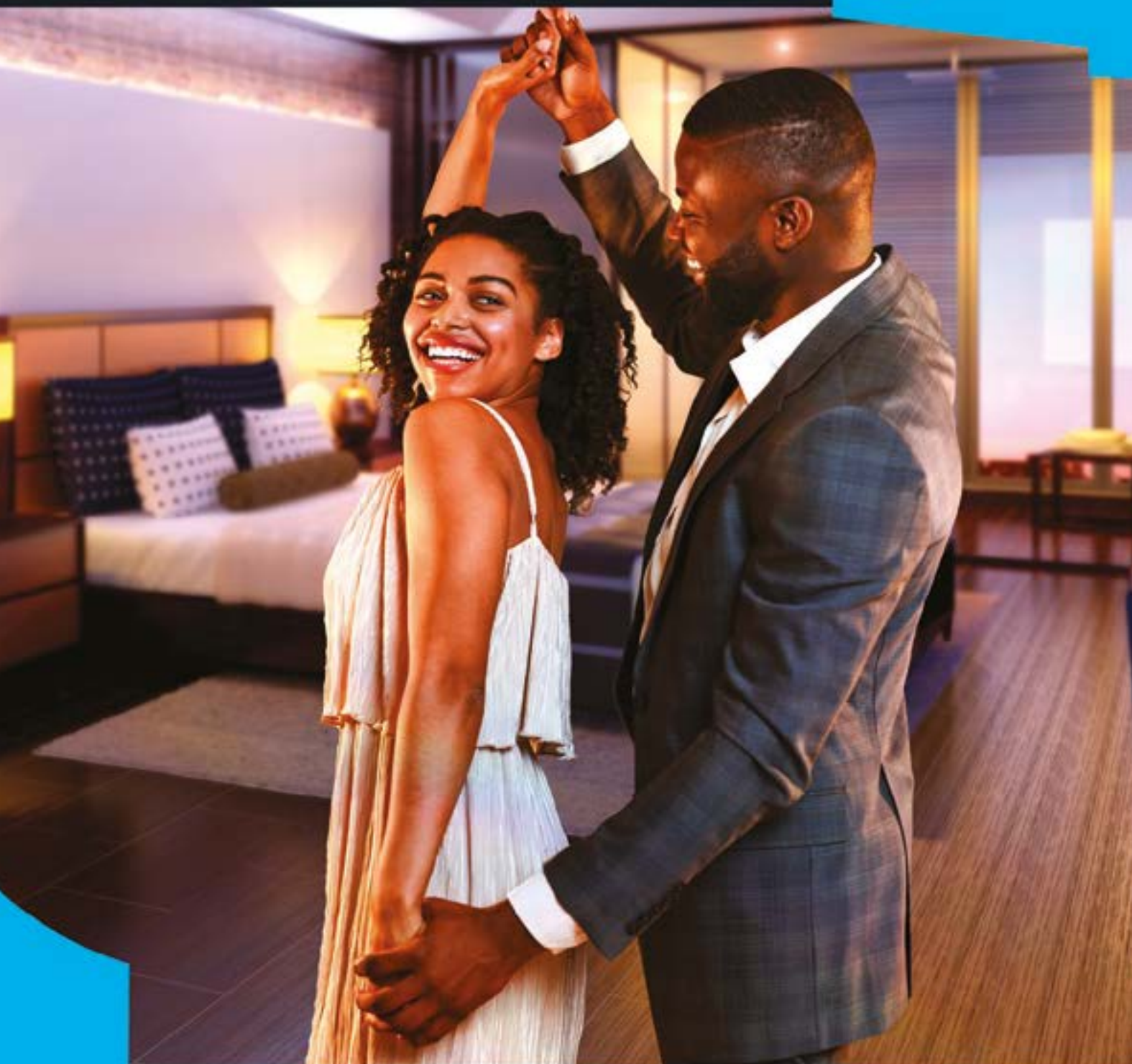
AHLEM MAHMOUD DRISS
ORTHOPHONISTE ...
« Lire pour le plaisir
est un luxe »



► TOP MANAGER

CHEIKH A. BAMBA SARR
1^{ER} Sénégalais DG de Canal+Sn





**DONNEZ LE MEILLEUR DE LA TV A VOS CLIENTS
AVEC CANAL+ BUSINESS**

WWW.CANALPLUSBUSINESS-AFRIQUE.COM

Éditorial

Bienvenue au Carnaval de Dakar !

Chers lecteurs, chères étoiles

Événement de promotion et de valorisation de notre diversité culturelle, le Carnaval de Dakar est une invite festive à la découverte de la richesse culturelle des terroirs du Sénégal et d'ailleurs, au cœur de la capitale. Mêlant traditionnel et contemporain, il est un événement pluridisciplinaire qui se veut le plus complet possible. Vous y trouverez aussi bien des élus des Communes que des invités étrangers parlant de coopération culturelle, d'artisans, de chefs cuisiniers, de culture urbaine, du patrimoine traditionnel, etc.

À l'image du magazine panafricain Etoile Africaine et des conférences LENGE, le Carnaval est au cœur de l'écosystème des industries culturelles et créatives.

Le Carnaval de Dakar est conçu comme une plateforme, un espace d'échanges entre les différentes disciplines culturelles et l'ensemble des parties prenantes. Son objectif est de démontrer la capacité de la Culture à fédérer les énergies, la créativité, mais aussi à stimuler les économies locales.

Nous insistons sur l'aspect économique de la Culture parce que derrière chaque projet culturel, existe un ensemble de métiers insoupçonnés. Ces métiers constituent autant de filières et de sous filières représentant un processus économique et social qui contribue au développement d'un pays. C'est l'écosystème des industries culturelles et créatives qui a



fait la preuve à travers le monde, de son potentiel en matière de progrès social, d'emplois directs et indirects et de cohésion sociale.

Aujourd'hui, cet apport est reconnu mondialement à travers ce concept d'industries culturelles et créatives (icc). Pourtant, nous peinons encore à faire reconnaître notre impact, et le corollaire est la difficulté à lever des fonds nécessaires à nos projets. Considérons cet intérêt affiché envers les « icc » comme une opportunité pour faire exister nos projets, les structurer et les pérenniser.

La période morte de la COVID-19 a été une secousse, nous faisant prendre conscience qu'un monde sans culture est un monde aux peuples angoissés, séparés les uns des autres et un monde dont le tourisme et l'économie fonctionnent au ralenti. Cette expérience traumatisante nous a permis non plus d'imaginer un monde sans culture, mais de vivre dans un monde quasiment vidée de sa substance vitale : la Culture !

Organiser le Carnaval de Dakar est ainsi une manière de créer de la vie et du lien, de magnifier ce qui nous a été donné : notre patrimoine culturel diversifié. Cela nous permet également de promouvoir ce que nous sommes : la « senegalese way of life » et ce qui fonde notre spécificité la « senegalese touch ».

Rendez-vous vous est donc donné chaque fin d'année, pour des journées festives et intenses autour de notre histoire commune !

**Fatou Kassé-Sarr - Directrice Générale
Labell'Com, Organisatrice du Carnaval de Dakar**

étoile africaine

Edition : L'ETOILE SUARL

Directrice Éditoriale: Dorine Gueye

Coordonnatrice: Oussama Monique Sagna

Journalistes: Babacar Fall - Alioune Mbaye

Photos: Khadim Thiam

Design et ergonomie: Laurent Lucas

Commercial et Marketing: Arfang Diouf- Mansour Faye- Atou Niasse

Mail : direction@etoileafrique.com

Web magazine : etoileafrique.com



SOMM★IRE

ÉTOILE POLAIRE

CONFERENCE LENGE « LINGUÉ » : CULTURE ET ASSURANCES

6



ÉTOILE POLAIRE

4 QUESTIONS À MOMAR SECK, DG DE NSIA ASSURANCES

7



ENTREPRENEURIAT

DOCTEUR YANNICK YENDOUBOUM
TAMPANGO SPECIALISTE ENERGIES (TOGO)

22



CINEMA

MOUNA NDIAYE ACTRICE-COMEDIENNE (BURKINA FASO)

24



ÉTOILE POLAIRE

AHLEM MAHMOUD DRISS ORTHOPHONISTE,
AUTEURE, EDITRICE... (TUNISIE)

8



ÉTOILE MONTANTE

NDEYE KHADIOME NDAO, TECHNICIENNE
SUPÉRIEURE EN AGROALIMENTAIRE (SÉNÉGAL)

10



CINEMA

BOUBAKAR DIALLO Journaliste, romancier,
cinéaste... (Burkina Faso)

26



DÉCOUVERTE

LE TEMPLE DES PYTHONS À OUIDAH AU BÉNIN

28



ÉTOILE MONTANTE

SEFORA KODJO, (CÔTE D'IVOIRE)

12



TOP MANAGER

MAMOUDOU IBRA KANE DG EMEDIA INVEST

14



TOP MANAGER

CHEIKH SARR DG CANAL+ SENEGAL

18



ENTREPRENEURIAT

ENTREPRENEUR IBRAHIMA SYLLA PDG
SALAM TRANSPORT

20



MODE ET DESIGN

NUNU DESIGN BY DK (SÉNÉGAL)

30



étoile africaine

CONFERENCE LENGE « LINGUÉ » : CULTURE ET ASSURANCES

Artiste, assurez-vous !

La deuxième édition des Conférences LENGE s'est penchée sur une question importante relative à l'assurance des artistes. Sous l'initiative de la fondatrice de la plateforme Eztoile Africaine, Dorine Gueye, ces conférences pluridisciplinaires ont pour objet de jeter des ponts de transmission de connaissances, d'expertise, de savoir et de savoir-faire entre les différentes générations...

La protection sociale des hommes et femmes de culture était au menu des Conférences LENGE. Le deuxième numéro de ce rendez-vous culturel, qui s'est tenu à la Maison de la Culture Douda Seck, s'est penché sur la question des assurances des artistes. La thématique abordée : les assurances et la Culture, quelles relations entre les métiers des arts et les systèmes d'assurance ? Même si le métier d'assurance n'est pas bien coté au Sénégal, les artistes reconnaissent son importance et plaident pour plus d'attention de la part des assureurs. « Cette édition des conférences LENGE est très importante, parce qu'elle nous permet, nous autres artistes, de parler du problème de l'assurance. Nous avons besoin d'assurance dans notre carrière, mais aussi pour les événements que nous organisons.



même avis. Ainsi, elle estime que les assureurs doivent mieux communiquer avec les artistes pour les convaincre à souscrire à l'assurance. « Ce que nous avons retenu, c'est qu'il y a un manque de communication entre les assureurs et le monde de la culture. Nous avons noté à la fin que des perspectives sont ouvertes et les assureurs sont allés loin même en proposant de revoir leurs offres afin qu'elles soient plus adaptées au secteur de la culture », s'est félicité Ndeye Khoudia Diagne.

Cadre d'assurance de profession et passionné d'Arts et de Lettres, Biram Ndeck Ndiaye, regrette également cette absence de communication qui peut être résorbée par une volonté de part et d'autre. « Les assureurs ont une association qui les regroupe. Les acteurs culturels, également, ont plusieurs associations. Donc, nous devons aller vers une fédération pour des choses essentielles, afin de bénéficier de meilleures conditions d'assurance, parce que l'assureur ne peut pas aller sans l'assuré », explique-t-il.



Babacar FALL - Oussama M. Sagna

C'est une question importante. Beaucoup d'entre nous terminent leur carrière de manière assez triste alors que si on avait souscrit à une assurance, on pourrait éviter certains problèmes. Donc, c'est très bien qu'il y ait ce dialogue entre les assureurs et les assurés », déclare l'un des panélistes du jour, le rappeur, Didier Awadi. Il déplore le manque de communication des compagnies d'assurance. « Il y a un véritable problème de confiance entre les assureurs et les potentiels assurés », ironise-t-il.

La directrice des Arts, Khoudia Diagne est du

4 questions à Momar SECK, DG de NSIA ASSURANCES

1. Quelles relations entretient le secteur des Assurances avec celui de la culture ?

À mon avis, les relations sont généralement bonnes. Mais le potentiel ne me semble pas réellement exploité, ni les couvertures d'assurances optimisées. Pour parler de cas simples, nous voyons tous dans quelles situations difficiles se trouvent certains acteurs du monde des arts et de la culture quand ils sont malades ou quand ils ont atteint un âge avancé qui ne leur permet plus de travailler, car souvent, ils ne se sont pas suffisamment prémunis par des mesures comme les assurances retraite.

Nous avons eu des rapprochements qui ont été faits par le passé, auxquels j'ai eu l'avantage de participer. Cependant, même si on peut dire que certains ont produit des résultats concrets, ils n'ont pas pu être généralisés. Ils sont plutôt restés isolés et sporadiques.

2. Selon vous, pourquoi l'assurance des acteurs culturels se fait timidement ?

Je pense que la réponse à cette question pourrait tenir à plusieurs facteurs.

Il y a d'abord, l'insuffisance du rapprochement comme indiqué plus haut. Cela a pu conduire à un deuxième phénomène qui est que les vrais besoins et spécificités des acteurs n'ont pas été suffisamment cernés, ce qui a pu causer une absence ou une insuffisante adaptation des couvertures dont les artistes ont besoin.

Il y a ensuite, le manque de communication autour de l'assurance et de ses produits, qui a pu engendrer une incompréhension voire une réticence des acteurs culturels à consommer les protections importantes offertes par les assureurs.

3. Le secteur de la culture et des arts est-il pris en compte par les assurances ?

Il existe des offres générales dont les acteurs culturels, comme toute personne, ont besoin. Il s'agit des couvertures santé, retraite, prévoyance, habitation, assurances responsabilité civile lors des manifestations, scolarité et autres. Même pour ces assurances, nous devons tenir compte des spécificités et de l'environnement du monde des arts et de la culture.

Il y a également des assurances plus spécifiques dont la couverture nécessite une bien meilleure collaboration et des échanges soutenus entre les assureurs et les acteurs culturels, voire les ministères et départements ministériels qui interviennent dans ces deux secteurs. Je veux nommer les assurances des œuvres d'art, des tableaux, des masques, des dessins, des peintures, des musées, des galeries et autres, pour lesquelles nous gagnerions, en rapport avec les acteurs culturels et les bonnes pratiques mondiales en la matière, à accroître nos connaissances pour adapter nos produits.

Il y a également l'assurance des instruments, des matériels



et d'équipements divers utilisés par les acteurs culturels des arts visuels, décoratifs, la musique, le théâtre pour ne citer que ceux-là. Sans oublier les assurances pour les annulations de manifestations.

En somme, il s'agira, comme je l'ai dit lors de l'excellent panel que vous avez organisé, il y a quelques semaines à la Maison de la Culture Douda Seck en présence du monde des arts, de la culture, de l'Etat et des assureurs, de mettre en place un cadre de concertation permanent entre cet écosystème, voire les bailleurs de fonds, afin de définir ensemble les meilleures conditions de couverture des besoins des acteurs culturels. Cela permettra d'envisager et de mettre en œuvre les couvertures optimales qui tiennent compte des spécificités du secteur des acteurs culturels.

4. Comment inciter davantage les acteurs culturels à l'assurance ?

En premier lieu, il faudra établir et renforcer en permanence un climat et un cadre de confiance entre les assureurs et les acteurs culturels. Les assureurs peuvent communiquer sur les efforts importants qu'ils font tous les jours pour améliorer la qualité et la rapidité des prestations, notamment en cas de sinistre. Ceci permettra aux acteurs culturels de mieux comprendre l'importance et les impacts positifs d'une bonne couverture d'assurance dans la conduite de leurs activités.

Les assureurs disent souvent « pour qu'un risque soit assurable, c'est-à-dire puisse être assuré, il faut qu'il soit techniquement assurable, et légalement assurable ». Aujourd'hui, ces deux critères sont globalement remplis sur les risques énumérés plus haut.

Une meilleure connaissance du secteur des arts et de la culture par les assureurs, l'organisation du secteur, l'identification des interlocuteurs reconnus, la définition des conditions de couverture, de paiement des sinistres et des indemnités, l'accompagnement de l'Etat me semblent être autant de facteurs importants qui pourraient permettre aux acteurs du monde des arts et de la culture de se faire assurer de façon optimale.

Zahra NDIAYE

**AHLEM MAHMOUD DRISS ORTHOPHONISTE,
AUTEURE, EDITRICE... (TUNISIE)**

« Lire pour le plaisir est un luxe »

Orthophoniste et pédopsychiatre, Ahlem Mahmoud Driss, tunisienne d'origine est auteure de livres pour enfants et de livres scientifiques pour les orthophonistes, psychologues, médecins de première ligne, parents et enseignants. « Sénégalaise de cœur », Ahlem est la fondatrice de CELI éditions, la seule maison d'édition de livres pour enfants dyslexiques, ou à besoins spécifiques, en Afrique. Chercheuse dans les sciences de l'éducation, elle a créé l'Association Internationale pour le Développement des Apprentissages Scolaires (AIDAS) et accompagne, notamment, les enfants dyslexiques à parvenir à lire. Considérant que lire pour lire, lire pour le plaisir est un luxe, elle invite les parents à donner l'exemple aux plus petits. Entretien.



Qu'est-ce qui vous a motivée à vous intéresser à la cible enfants ?

Je suis une passionnée. J'adore les enfants. J'ai remarqué que les enfants qui sont différents des autres sont marginalisés par la société. J'ai donc commencé à m'intéresser à eux. Ma formation d'orthophoniste et de pédopsychiatre ainsi que mon implication dans des associations m'ont renforcée à créer les Editions CELI, entre autres.

Comment en êtes-vous arrivée à créer une maison d'édition ?

Pendant toute mon enfance, j'ai été entourée de livres. Mon père et non moins idole était enseignant. Il adorait lire et écrire, j'ai suivi ses pas. J'ai commencé à écrire très tôt. Après la naissance de mes enfants, j'ai eu du mal à trouver des livres qui attirent les enfants vers la lecture. J'ai alors commencé à écrire des contes pour mes enfants, puis j'ai édité mes premiers livres à la maison d'éditions « Contes » (...) Ensuite, j'ai créé Celi Editions Tunisie en 2005, puis Celi Editions Sénégal en 2015. Cette maison d'édition est née parce que je considère qu'il faut attirer l'enfant vers les livres. Actuellement, les sociétés deviennent de plus en plus numérisées. Les jeunes d'aujourd'hui sont surtout attirés par ce qu'on appelle la culture de l'écran. Nous remarquons que même certains enfants de bas âge utilisent des téléphones, ou des Ipad, ce qui pose problème.

Selon vous, comment peut-on pousser l'enfant d'aujourd'hui à lire ?

Je pense qu'il faut faire aimer le livre à l'enfant, à travers des contes, des thématiques qui les intéressent et leur parlent. Surtout dans nos sociétés qui deviennent de plus en plus numérisées, les enfants sont ancrés dans la culture de l'écran, du digital. Cette génération est différente de celle des années 1970, 1980 ou 2000. Maintenant, les enfants abordent des sujets qui sont jugés tabous par les adultes. Déjà, à l'âge de trois ans, l'enfant commence à poser des questions qui sont un peu gênantes pour les parents ou les enseignants : la sexualité, le mariage, etc. Donc, pour pouvoir écrire pour les enfants, il faut qu'on cherche à comprendre leur manière de penser, pour savoir ce qui les intéresse. Il faut aussi noter que ces enfants n'ont pas de modèles qui les inspirent à lire, car les parents ne lisent pas. On le note même à travers les statistiques, 88% des Tunisiens ne lisent pas de livre (littéraire). A l'école, on oblige l'élève à lire pour être évalué. Il y a des élèves qui n'ouvrent un livre que quand ils sont à l'école. Lire pour le plaisir est un luxe...

Dans ce contexte, comment voyez-vous l'avenir de l'édition ?

En fait, je suis une personne positive, qui voit toujours le verre à moitié plein. Il est certain que le monde de l'édition fait face à des difficultés économiques et sociales. De plus, la tendance chez les enfants est tournée vers le numérique (les jeux vidéo, les téléphones portables et la télévision). Nous essayons à travers Celi Editions de contourner les obstacles en éditant des livres de contes, des ouvrages parascolaires et des livres à travers la branche Celi Jeunesse. Le second volet de notre maison d'éditions, Celi Espoir, édite les livres pour les personnes qui rencontrent des difficultés de lecture, comme les personnes dyslexiques. Il est à spécifier que Celi est la seule maison d'éditions en Afrique qui prend en compte les besoins spécifiques des enfants dyslexiques.

Justement, comment faites-vous pour les accompagner ?

Les enfants dyslexiques sont des enfants qui rencontrent des difficultés à reconnaître les mots. En lisant, ils oublient parfois des lettres, les inversent ou les remplacent par d'autres sans faire exprès, ce qui nuit à la vitesse et à la précision de leur lecture. On les accompagne par l'imprégnation syllabique. La lecture par image peut aussi être d'une

grande aide car à travers l'image, le dyslexique fait travailler sa mémoire visuelle.

On élabore des histoires avec des héros qui rencontrent des difficultés à lire, mais dotés de hautes capacités intellectuelles et qui réussissent à réaliser des exploits et à surpasser leur handicap. Cette approche permet au jeune lecteur de se dire que « moi aussi je suis intelligent et je peux faire autant que les autres ».

Aux éditions Celi, nous pratiquons la biblio thérapie (thérapie d'appoint, à partir du livre). On donne aux enfants des supports adaptés leur permettant de progresser dans la lecture. On les encourage, par ailleurs à avoir une bonne estime d'eux et surtout avoir confiance en eux.

Qu'est-ce qui vous a amené au Sénégal ?

Je suis tunisienne de souche, et sénégalaise de cœur. En effet, en tant que vice-présidente de l'union des visiteurs tunisiens, j'ai été invitée au Sénégal en 2007, par le ministère de la Culture. A l'époque, je ne connaissais aucun pays de l'Afrique subsaharienne. C'était donc une occasion pour moi d'en découvrir un. J'ai été agréablement surprise en découvrant le Sénégal. Le peuple sénégalais est très accueillant et aimable. Depuis lors, je suis tombée amoureuse du Sénégal (...) Puis j'ai rencontré Monsieur Racine Senghor, et on s'est dit pourquoi ne pas créer « Celi éditions Sénégal ». Depuis lors, elle fonctionne à son rythme. Le monde de l'édition n'est pas facile du tout mais c'est notre passion, notre amour du livre qui nous fait tenir. Je travaille surtout avec le ministère de la Culture, la Direction du livre. Je peux dire que je suis « tuniso sénégalaise (rires...) »

Quelles sont vos perspectives ?

Il y a toujours des choses à faire pour les enfants. J'ai un projet ambitieux pour ceux non-voyants et malvoyants qui n'ont pas la chance de pouvoir lire pour le loisir. L'enfant non-voyant ou malvoyant peut écrire en braille, mais ne peut ni lire ni voir les images. Donc, mon projet consiste à éditer des livres où on a des textures, et des reliefs à la place des illustrations plates. Ce qui permettrait à l'enfant de toucher la texture, de sentir le papier et de communier avec le livre...

NDEYE KHADIOME NDAO, TECHNICIENNE SUPÉRIEURE
EN AGROALIMENTAIRE (SÉNÉGAL)

Une expertise au service des sourds muets



Ndeye Khadiome Ndao est cofondatrice de Dakane Agro-Cosmo, une entreprise dont le personnel est essentiellement composé de sourds muets. Cette brave dame s'est inspirée de sa mère pour tracer sa voie.

« Diplômée en gestion des entreprises agricoles, je suis technicienne supérieure en agroalimentaire. Je suis également co-fondatrice et gérante de Dakane Agro-Cosmo, une structure dont le nom est dérivé de celui de ma mère Aïda Kane (on la surnomme Dakane) ; agro comme agroalimentaire, et cosmo comme cosmétique. Nous transformons les produits agricoles et agro-forestiers en développant une vision zéro déchet. C'est ce qui nous pousse à toucher deux secteurs : l'agroalimentaire et la cosmétique. On exploite toute la matière première pour fabriquer des produits comestibles et des produits cosmétiques ».

Qu'est-ce qui vous a poussée à mettre sur pied Dakane Agro-Cosmo ?

Je suis née dans une famille qui aime travailler dans les champs. Mon père est un paysan sérieux. Ma maman est depuis 1987 formatrice en agroalimentaire. Elle est sortie de l'ITA (Institut de technologie agroalimentaire). Quand j'étais enfant, on allait dans les champs situés entre Diourbel et Gossas pour participer aux récoltes. Cet amour s'est accru quand j'ai eu mon Bac. Ainsi, j'ai pensé suivre une formation en génie électrique ou télécommunication. Quand je suis allée à l'ESP (Ecole Supérieure Polytechnique), il n'y avait plus de place en génie électrique et j'ai finalement opté pour une formation en industrie chimique et en agroalimentaire. Je me suis spécialisée dans l'agroalimentaire puisque c'était mon rêve d'enfant.

Dès ma première année, j'ai commencé à avoir des idées de projets. Et mon souhait a toujours été de travailler avec ma maman, après ma formation, pour structurer au moins ce qu'elle a entamé depuis longtemps. A la fin de ma formation, j'ai fait des stages à « Nestlé Sénégal » et au « Baobab des saveurs », puis j'ai participé à des programmes sénégalais comme « L'Entrepreneuriat des Jeunes », ce qui m'a permis d'avoir un diplôme en gestion des entreprises agricoles.

Par la suite, j'ai saisi l'opportunité d'aller suivre une formation de trois mois en Cosmétique au Maroc. À mon retour, ma mère m'a remis la somme de dix mille francs et m'a demandé de mettre en pratique ce que j'avais appris à l'étranger. Et de là, le travail a commencé. Puis en 2018, ma mère nous a poussés à formaliser la société Dakane Agro-Cosmo.

Votre maman vous a-t-elle influencée dans votre choix d'entreprendre ?

Je suis fan de ma maman. Elle est une battante, entrepreneure, depuis notre tendre enfance. Elle nous a transmis cet amour, d'autant plus qu'elle aime s'entourer de ses enfants. Elle m'encourage à chaque fois que j'entreprends quelque chose. Elle croit en moi, et me motive tout le temps. Elle peut me réveiller à trois heures du matin pour me demander mon avis sur tel ou tel autre projet. Concernant le projet de la mangue, quand on a décidé de nous tourner vers l'optique zéro déchet, elle a veillé sur l'état d'avancement du projet et y a investi de l'argent pour sa réussite.

Qu'est-ce qui explique la prédominance des personnes à mobilité réduite dans votre entreprise ?

La société Dakane Agro-Cosmo est fondée par quatre femmes dont une sourde muette qui est ma grande sœur. Etant sourde muette, m'a mère l'a encadrée et l'a accompagnée à faire plusieurs formations professionnelles pour faciliter son insertion. Aujourd'hui, elle est technicienne en soudure

optique, diplômée en pâtisserie, couture, teinture et également technicienne supérieure en agroalimentaire... Elle est aussi ceinture noire en karaté.

Notre maman faisait partie des fondateurs de l'école des sourds muets de Thiès. Par la suite, elle s'est retirée de l'école mais a gardé le lien avec certains élèves. Elle a continué à conseiller et à encadrer ceux qui venaient la voir. C'est ainsi que nous est venue l'idée de les former et les insérer au sein de notre structure pour leur permettre au moins d'avoir un revenu et de trouver leur place au sein de la société.

La communication ne constitue-t-elle pas un frein à la formation ?

Non pas du tout ! Il faut juste de la patience et de l'attention. On a appris le langage des sourds muets avec ma sœur. On s'y est habitué et donc on communique aisément avec les apprenants sourds muets. Nous avons des livres adaptés avec lesquels on s'exerce à améliorer notre communication.

Les sourds muets ont beaucoup de qualités. Ils comprennent facilement ce qu'on leur dit. Les sourds muets sont plus sérieux dans le travail. Ils sont passionnés, déterminés et responsables.

Quel rapport entretenez-vous avec leurs familles ?

Ma mère communique souvent avec leurs familles, elle est ouverte et entretient d'excellentes relations avec la plupart des parents des jeunes qui travaillent avec nous. Certains parents peuvent rester, pendant les six mois de formation, sans venir voir leurs enfants parce qu'ils ont confiance en nous.

Êtes-vous accompagnée par des organisations ou investisseurs ?

Depuis le début de la formation, nous prenons entièrement en charge le transport des apprenants, leur restauration.... De plus en plus, les organisations et mécènes s'intéressent à notre entreprise. Nous avons reçu une subvention d'une structure qui se trouve en France et qui accompagne les entreprises à fort impact social. L'ONG Social Inclusive & Business, nous accompagne dans le cadre d'un programme qui facilite l'insertion sociale. Dakane Agro Business a également été coopté pour une formation en France et a bénéficié d'un financement.

Au niveau local, nous ne sommes pas encore accompagnés. Certaines organisations ont promis de nous accompagner pour qu'on puisse mettre en place un centre de formation qui intègre les personnes en situation de handicap physique.

SEFORA KODJO (CÔTE D'IVOIRE)

Une championne de l'égalité des sexes



Sefora Kodjo Kouassi aurait pu être l'icône d'une marque. Elle a l'allure des mannequins, la beauté des miss et l'intelligence des grands Hommes. Mais elle a décidé de se mettre au service des femmes, des Africaines. Elle a développé bien d'initiatives pour les aider à s'accomplir. Mme Kouassi a formé plus de 12 000 femmes grâce à sa Fondation Sefhis et son entreprise Sefhis Group.

Elle allie élégance, éloquence et surtout compétence. Sefora Kodjo joue sur plusieurs tableaux et brille sur tous. Ses différentes expériences lui permettent de s'imposer. Cette ancienne boursière de la Fondation Obama et de MWF-Yali, a étudié dans des institutions prestigieuses telles que Harvard aux États-Unis, Clingendael aux Pays-Bas et Sussex Coast en Angleterre. Une chance que peu de jeunes Africaines ont. Cette Ivoirienne en a conscience et partage son savoir avec ces dernières. En effet, Sefora Kodjo Kouassi, détentrice d'un Bachelor en Business Administration et d'un Master en études de développement, s'évertue à encadrer de jeunes femmes entrepreneurs afin qu'elles arrivent à renforcer la position de leurs entreprises dans le secteur privé et les promouvoir. Mme Kouassi se bat également pour qu'elles arrivent à créer des emplois pour les femmes.

Elle est engagée pour le renforcement économique et la participation des femmes dans le secteur privé. D'ailleurs, Mme Kouassi a lancé en 2019 le programme African Women of the Future (AWF) qui a permis de former en trois éditions, plus de 156 PME dirigées par des femmes. Cette initiative est mise en œuvre avec l'appui de la Coopération allemande à travers la GIZ et son programme Invest for Jobs. Une belle initiative qui a donné des résultats probants. Elle a abouti à la signature d'une convention avec Ecobank en Côte d'Ivoire et au Sénégal pour la mise en place d'une ligne de crédit annuelle d'un montant de deux milliards de francs CFA au profit des femmes entrepreneurs de ses programmes.

Sefora Kodjo a su très tôt ce qu'elle voulait faire. Par conséquent, AWF n'est qu'un de ses derniers projets en date. Elle a commencé très tôt à tracer sa voie d'où la création de Sefhis Group d'abord, puis d'une fondation éponyme. D'ailleurs, elle est la présidente du conseil d'administration de cette dernière. La Fondation et le groupe Sefhis étendent leurs tentacules grâce à la vision bien large de Sefora Kodjo. Elle est ainsi présente dans sept pays africains dont le Sénégal, le Togo, le Burkina Faso et la Mauritanie. La Fondation Sefhis intervient également dans deux pays européens.

Rien n'est de trop pour amplifier ce travail. Et même si on peut avoir l'impression que Mme Kouassi est surbookée, elle arrive toujours à trouver du temps pour ses sœurs. C'est pourquoi, Sefora Kodjo s'est engagée auprès de celles de l'African Women Leaders Network (AWLN) dont elle est l'une des membres pionniers.

« Le sérieux, la rigueur et l'impact des initiatives de Madame Sefora Kodjo Kouassi lui ont valu de nombreuses reconnaissances tant sur le plan national, africain, qu'international, notamment un Tweet daté du 08 Mars 2019, de l'ancien Président des États-Unis, Barack Obama qui disait de ses initiatives : Sefora Kodjo aide la prochaine génération de femmes dirigeantes en Afrique à s'élever. Son organisation forme et encadre des jeunes femmes sur tout le continent africain afin d'incarner un nouveau modèle de leadership, qui place l'égalité des sexes au cœur du développement économique », lit-on dans une note biographique de Mme Kouassi.

Une reconnaissance internationale précédée d'une acceptation nationale. Sefora Kodjo Kouassi a occupé les fonctions de Directrice du Porte-Parolat et de Conseillère Technique au Ministère de la Communication et des Médias de Côte d'Ivoire.

Zahra NDIAYE



Karma S1 et S2 = + 167 millions de vues
Karma S3 = +30 millions de vues en 10 épisodes

MERCI DE VOTRE FIDÉLITÉ

Karma

tout ce que vous ne saviez pas

MAMOUDOU IBRA KANE DG EMEDIA INVEST

LE REPORTER DEVENU PDG



Actuel Directeur général du groupe E-Media INVEST, le journaliste Mamoudou Ibra Kane a fait du chemin. De Matam à Dakar, de la faculté de droit au Cesti, de la radio à la télé, du desk à la direction générale, le natif de Boki-diawé va là où le mène son destin.

MIK n'est plus à présenter dans le paysage médiatique du Sénégal. Cissé Kane pour les intimes, l'ancien directeur du Groupe Futurs Médias exerce toujours son métier de journaliste avec liberté et responsabilité...Entretien

Qu'est-ce qui vous a poussé à choisir le métier de journaliste ?

La passion. Le journalisme me passionne. Après le baccalauréat, je suis allé à l'Université de Dakar pour faire Droit parce que j'avais un oncle (paix à son âme), Cissé Kane ancien magistrat pour qui j'avais beaucoup d'affection, énormément de respect, et qui était une référence. Une fois à la fac de Droit j'ai eu un diplôme d'études universitaires générales (DEUG) dans un contexte très difficile. D'abord nous sortions d'une année blanche, ensuite on a vécu l'année invalide. Du coup je n'ai pas pu aller plus loin que m'autorisait mon rêve. Après ce coup dur, j'ai décidé de passer le concours du Cesti, mon cœur ayant toujours valsé entre le droit et le journalisme. Autant j'ai eu quelques difficultés à la fac de droit, autant j'ai été plus chanceux au Cesti, puisque j'y suis entré major au concours et j'en suis sorti deuxième de ma promotion. Voilà donc comment je suis devenu aujourd'hui le journaliste qui exerce son métier avec passion, avec liberté, et responsabilité bien évidemment, parce que les deux sont toujours indissociables.

Selon vous, quel doit être le rôle du journaliste, dans un contexte où l'on pense qu'être journaliste c'est prendre part ?

Le journalisme c'est d'abord la sacralité des faits. Moins on verse dans le commentaire, dans la prise de position, mieux c'est. Le rôle du journaliste est d'informer juste et vrai, ce qui veut dire qu'il doit donner l'information en respectant les faits et en ne les dénaturant pas. Le journaliste doit rester honnête, parce qu'au fond on n'exige pas du journaliste de l'objectivité, mais plutôt de l'honnêteté. L'objectivité est quelque chose vers laquelle on tend sans peut-être jamais y arriver. Donc s'il y a une valeur, une règle fondamentale que le journaliste doit observer en tout lieu et en toute circonstance dans la collecte, le traitement et la diffusion de l'information c'est bien l'honnêteté. A cela s'ajoutent la sacralité des faits et le respect de l'éthique et de la déontologie. Mais, une fois que les faits sont respectés, le commentaire reste libre. Le journaliste peut dès lors prendre position. Pour moi, il ne faut pas réduire le journalisme à la prise de position.

C'est vrai que la neutralité, -je dirais ainsi-, n'est pas de ce monde. Le journalisme se caractérise par l'alignement des faits. Après s'ensuit au besoin la prise de position. Les faits sont têtus. Ils sont là. On ne peut pas les inventer ni les réinventer.

Quelle appréciation faites-vous de la nouvelle génération de journalistes, comparée à ceux de votre génération ?

Est-ce qu'il y a un nouveau journalisme ? Je ne le pense pas. Est-ce qu'il y a un ancien journalisme ? Je ne le pense pas non plus. Est-ce qu'il y a un journalisme intermédiaire, qui se situe entre les deux ? Je ne pense pas non plus.

Le journalisme c'est le journalisme depuis la nuit des temps, il est universel. Dans toutes les écoles de journalisme, on vous apprend exactement la même chose. On vous apprend les genres rédactionnels, le reportage, comment faire une enquête, comment faire un compte rendu, et même commenter. Donc partant de là, il n'y a ni ancien, ni nouveau journaliste encore moins de journalisme intermédiaire. Il y a le journaliste, point. Ce qui diffère, et là je suis d'accord, le jeune journaliste, donc celui d'aujourd'hui, dispose d'outils que les anciens n'avaient pas. Des outils ultras-modernes qui lui permettent d'être plus mobile et plus réactif. De mon point de vue, le piège se situe dans la course à la rapidité. Vous savez parfois, pour que le journaliste puisse faire un travail qui a un intérêt pour le public, il lui faut du temps pour ses recherches et pour travailler son sujet. Autrement il verse dans la divulgation d'informations qui, en tout cas, sont considérées comme des informations non abouties. Là, c'est aujourd'hui une réalité dans le monde où nous vivons. Nous ne sommes plus à l'époque de la grosse quinquillerie quand on parle de la télévision, ce n'est plus l'époque où dans la presse écrite il fallait mobiliser beaucoup d'énergies pour imprimer un journal. Aujourd'hui tout est pratiquement automatisé, digitalisé, numérisé. Cependant, il n'en demeure pas moins que le jeune journaliste doit savoir que ces outils qu'il manipule ne sont que des moyens et non une fin. La fin c'est le travail qui est exigé de vous en tant que journaliste pour bien collecter, bien traiter avant de diffuser une information.

Aujourd'hui, vous dirigez votre propre groupe de presse, après avoir été DG ? De simple reporter à patron de presse, qu'est-ce qui vous a le plus marqué dans votre parcours ?

Moi je pense que le fait d'être aujourd'hui entrepreneur c'est l'aboutissement naturel d'un parcours. J'ai eu la chance d'être très tôt responsabilisé. De journaliste reporter, je suis passé chef de desk, puis on m'a très tôt confié des responsabi-

lités directionnelles jusqu'à être promu Directeur général d'un groupe de presse. Il faut aussi dire que le journaliste que je suis a subi une formation en management stratégique. J'estime simplement que j'ai suivi un processus qui a abouti à l'entrepreneuriat. J'ai choisi d'entreprendre parce que j'appartiens à une génération qui a eu la chance de côtoyer de grands entrepreneurs depuis le début de sa carrière, qui nous ont inspirés et qui ont cru en nous. Je peux citer, Feu Babacar Touré, Feu Sidy Lamine Niasse, Youssou Ndour.... Et donc il est essentiel de ne pas rompre la chaîne de transmission, de connaissances et d'accompagner les jeunes. Il est aussi important d'être généreux. Dans cette aventure entrepreneuriale ou ce projet d'entreprise je suis avec des professionnels qui ont également un beau parcours et une grande expérience. La somme de nos énergies positives, la somme de nos intelligences, la somme de notre savoir-faire ont donné lieu au groupe Emedia.

La transition a-t-elle été facile ?

J'ai envie de répondre que je n'ai pas abandonné le journalisme. Je suis journaliste et je reste journaliste. Il n'y a aucune interdiction, aucune contradiction entre exercer son métier de journaliste et entreprendre. Je donne souvent des références, car je trouve que c'est très important d'avoir aussi un mentor ou des mentors. Babacar Touré, par exemple, était un grand journaliste qui, avec ses camarades, a entrepris avec beaucoup de succès dans les médias. Quand on voit ce que le Groupe Sud communication est devenu, on se rend compte que c'est possible.

Aujourd'hui, il y a une question cruciale sur la viabilité des médias. Selon vous, quels sont les canaux de financements que les médias doivent utiliser pour survivre ?

Très très bonne question ! Pour moi c'est là que se trouve le nœud gordien. Et je le dis franchement, on n'a pas encore de modèle économique clair quand on parle des médias. La première chose de mon point de vue c'est que le secteur des médias n'est pas encore considéré comme un secteur d'activité économique comme les autres. Sa viabilité est fonction de l'option pertinente qui le soutient. Cela interpelle en premier l'Etat. D'abord, les pouvoirs publics, de manière générale, n'ont pas encore une bonne vision de ce que doit être ce secteur des médias. L'économie des médias est en gestation dans notre pays. Ensuite, les acteurs des médias eux même n'ont pas une bonne vision ou en tout cas une bonne compréhension de ce que doit être l'écosystème. Résultats des courses, chacun fait ce qu'il peut faire dans son domaine, chacun se débrouille pour parler de manière un peu plus vulgaire.

Or, quand on veut un secteur économique viable et même fiable, il faudra d'abord avoir un modèle économique. Une bonne régulation s'avère utile et nécessaire. En plus de tout, il faut également que les règles soient respectées. Prenons le cas de l'audiovisuel. Qu'elle doit être aujourd'hui la place de la chaîne publique, qui a par ailleurs, son importance ? Comment, du point de vue du financement, les choses doivent-elles être organisées pour que les chaînes privées puissent avoir un espace d'expression, d'expansion ? Je dirais un espace vital. Le code de la publicité doit être pris en compte. On se plaint également d'une inflation de journaux quotidiens. Aujourd'hui il y en a 35, mais il faut se poser les bonnes questions car il ne s'agit pas seulement de dire qu'il y a trop de journaux. Il faut se demander comment en est-on arrivé là ? Pour répondre à cette question, il faut compter le nombre de partis politiques et de syndicats que nous avons sur ces échiquiers respectifs... Je pense que ce sont ces questions-là qu'il faut se poser.

Les médias sont donc importants et ils ont joué un rôle capital de sensibilisation pendant la pandémie à covid-19 que nous avons vécue avec beaucoup de résilience, alors que nous n'avions pas encore de vaccin, ni de traitement. Nous avons réussi à faire face en partie, grâce aux médias. Qui peut mesurer l'impact de nos émissions, de nos débats, de nos articles, et de tout ce que vous pouvez imaginer, relevant du travail des médias au point de faire changer de comportement aux populations ? En résumé, il n'y a pas de pays influents sans média crédible, sans média fort. C'est ma conviction, il faut qu'on aille vers un modèle économique solide pour que l'entreprise de presse soit viable.

En tant que journaliste, vous recevez beaucoup de personnalités, quelles relations avez-vous avec elles, surtout les politiques ?

Je discute souvent avec une personnalité politique qui me dit que « vous autres journalistes et nous politiques sommes en concubinage ». Intéressant comme réflexion mais qui peut être débattue avec une thèse et une antithèse. Me reviennent aussi en mémoire ces propos de notre aîné, Mame Less Camara que j'appelle aussi maître, qui dit : « les hommes politiques il faut les rencontrer mais il ne faut pas les fréquenter ».

Hubert Beuve-Méry, fondateur du journal « Le Monde » avait dit à ses journalistes : « je ne vous interdis pas d'aller dîner avec des hommes politiques, mais n'hésitez pas à cracher dans leurs soupes » C'est ce même Beuve-Méry qui dit : « ne laissons pas nos moyens de vivre compromettre notre raison de vivre ». Pour moi, il y a une relation naturelle entre le politique et le journaliste.

Le journaliste peut s'entretenir avec l'homme politique, comme il peut s'entretenir avec une personnalité religieuse, une personnalité sportive, celle du monde de la culture ou du monde de la finance. C'est normal. À mon avis, il ne faut pas diaboliser cette relation parce que c'est une relation qui a existé, qui existe et qui existera. Que chacun fasse ce qu'il a à faire, c'est le plus important.

Vous êtes devenu une personnalité publique bien respectée par vos confrères et par le monde politique. D'aucuns vous prêtent des ambitions politiques. Qu'en est-il ?

Alors, si aimer le Sénégal c'est faire de la politique oui j'ai des ambitions politiques. Si être attentif au souffle des populations, à ses besoins, ses désirs, ses ambitions, c'est faire de la politique, alors oui j'ai une ambition politique. Je pense avoir suivi un parcours qui m'a fait passer d'un point A pour arriver à un point B. Donc, avoir une ambition politique ne serait que l'aboutissement naturel de ce parcours. Je suis Sénégalais et rien de ce qui est sénégalais ne m'est étranger. J'ai une façon de voir les choses. J'ai une idée de comment est le Sénégal mais aussi de comment doit être le Sénégal, et je n'hésiterai pas à l'exprimer. Si c'est ça que vous appelez ambition politique, j'en ai une.

Que dites-vous à ceux qui pensent que E-Media est coloré ?

Toutes les couleurs brillent à E-Media. C'est un groupe de presse porté par des professionnels connus et reconnus. Des professionnels qui exercent leur métier avec des jeunes qui ont également appris à bonne école et qui ont été formés à exercer librement ce métier en toute responsabilité. Comme je l'ai dit plus haut, il faut toujours associer la liberté et la responsabilité. Donc toutes les couleurs brillent dans notre groupe.

Quel est votre rêve africain ?

Je reprendrai le rêve des pères fondateurs : une Afrique unie, une Afrique intégrée, une Afrique qui pèse parce que du point de vue démographique, nous avons une population presque égale à celle de la Chine. Du point de vue de la superficie, nous sommes le continent le plus vaste, après l'Asie et l'Amérique. Mais plus vaste que la Chine et encore plus vaste que les Etats-Unis et l'Europe réunies. Nous sommes, aussi le continent le plus jeune. Je rêve d'une Afrique qui transforme ses matières premières et qui ne se contente plus que de consommer. Je rêve d'une Afrique qui ne va plus importer des produits de consommation courante.

Par Alioune MBAYE - Oussama M. SAGNA

RESERVEZ ET ACHETEZ VOS BILLETS D'AVION EN LIGNE ET ECONOMISEZ



ASKY SENEGAL
RDC. Immeuble Dental
Rue Berenger Feraud x Rue Ramez Bourgi
BP: 21746
Dakar Ponty - Senegal
Tel.: +221 33 889 84 85
+221 33 821 84 86
+221 70 639 39 37
Email: dkrkpcto@flyasky.com

ASKY Airlines flyasky.com

ASKY
The Pan African Airline



CHEIKH SARR DG CANAL+ SENEGAL

Avec une vision claire et de grandes ambitions, nous pouvons surprendre le monde...

Pour la première fois, Canal+ Sénégal est dirigé par un Sénégalais. Il s'appelle Cheikh Ahmadou Bamba Sarr et fait bien la fierté du pays parce qu'il est de ceux qui doivent tout à l'école sénégalaise pour y avoir fait tout son cursus. Etoile africaine vous fait le découvrir.

Pouvez-vous revenir sur votre parcours académique et professionnel ?

J'ai fait tout mon parcours académique au Sénégal entre l'école Saint Abraham de Guédiawaye, le CEM Pikine EST et le Lycée Lamine Guèye et en post bac l'institution Sainte Jeanne d'Arc et l'IAM. Même si bien plus tard je suis allé dans des universités internationales comme Wits (Johannesburg) et L'ESSEC pour des formations spécifiques.

Il est vrai que je suis fier d'être une preuve qu'être formé au Sénégal n'est pas un handicap et que ça peut inspirer nos jeunes frères et sœurs. Professionnellement, j'ai eu la chance de faire un certain nombre de pays en Afrique et ça a été une richesse extraordinaire.

De SENTEL GSM (Actuel Free) Sénégal à CANAL+ Niger en passant par le Gabon – La Tanzanie – La RDC – le Cameroun, j'ai énormément appris dans la diversité et les challenges tous aussi différents

les uns que les autres et je pense que ça a fait de moi le professionnel et l'homme que je suis devenu aujourd'hui.

Vous êtes le premier Sénégalais à la tête de Canal+ Sénégal, à votre avis qu'est-ce qui a été déterminant pour votre nomination ?

J'espère bien que c'est pour mes compétences, mon expérience. Je suis dans le groupe Canal+ depuis quatre ans. J'occupais la même fonction au Niger où j'ai eu le privilège de lancer la filiale. Ceci, rajouté à mon expérience dans les télécoms en matière de développement de marché je pense être tout à fait légitime pour diriger Canal+ au Sénégal.

Après, le fait d'être sénégalais y est peut-être pour quelque chose mais à compétences & expériences égales, porter le choix sur un local c'est faire preuve de pragmatisme de la part du groupe Canal+. Et on doit s'en réjouir.

Quels sont vos challenges ?

Nous avons beaucoup de challenges, mais je dirais que, mon unique challenge est de porter le développement de Canal+ Sénégal qui est déjà une des plus belles filiales de CANAL+ en Afrique. Notre ambition est d'aller dans cette continuité et ainsi en faire une référence.

Ce développement se fera nécessairement avec un impact plus important sur l'écosystème économique du Sénégal et plus précisément celui de l'audiovisuel.

Pourquoi les Sénégalais devraient choisir l'offre des bouquets CANAL+ alors que les réseaux câblés proposent des offres à vil prix intégrant les chaînes des bouquets CANAL+ et d'autres ?

D'abord, pour contribuer au développement de la production TV de notre pays. CANAL+ paie les droits de diffusion des chaînes qu'elle diffuse, les droits d'auteur aux artistes et investit dans des films, séries et émissions locales. Ensuite, pour protéger les enfants grâce à un code qui permet de bloquer l'accès aux programmes sensibles, les enfants sont protégés des contenus inappropriés. Choisir une offre de canal contribue à l'économie de mon pays car CANAL+ paie les impôts et taxes dus à l'Etat au titre de son activité. En parallèle, elle crée des milliers d'emplois directs ou indirects. Et enfin pour disposer d'offres adaptées à toutes ses envies : Plus de 200 chaînes, radios et services couvrant toutes les thématiques dont 17 chaînes exclusives CANAL+ avec le meilleur du sport mondial, des films en exclusivité et des séries inédites.

Quelles sont les conséquences du piratage et la nécessité de lutter contre ce fléau ?

En volant les chaînes et les programmes des autres, les pirates ne sont pas obligés de payer ceux qui les fabriquent ou les vendent, ni de payer les droits d'auteurs aux artistes. Les pirates gagnent beaucoup d'argent mais cet argent n'est pas reversé dans le secteur audiovisuel. Prenons l'exemple d'une série novela piratée : puisque les gens vont s'abonner chez le pirate, le diffuseur légitime a moins d'abonnements donc moins de revenus. Dans ce cas, il ne peut pas payer l'éditeur de la chaîne diffusée dans ses offres et le diffuseur ne peut payer le producteur de la série. Le producteur de la série ne peut payer les acteurs (trices) et tous les techniciens. Ce qui nous plonge dans un cercle vicieux.

Le piratage engendre des pertes de recettes fiscales, une perte pour le secteur et une perte pour l'Etat qui se chiffre en milliards de FCFA. Sans compter les milliers d'emplois perdus pour les vendeurs, et professionnels de l'audiovisuel et du cinéma etc...Par ailleurs, Les images volées ne sont plus contrôlées. L'absence de cryptage/code parental peut exposer les plus jeunes à des images choquantes.

Revenons à votre carrière, lors de votre passage à AIRTEL RDC, vous aviez démissionné alors que vous n'aviez pas un autre poste en vue, pourquoi et quelles sont vos convictions ?

Vous savez, quand vous passez 15 ans dans un secteur et que vous parcourez un certain nombre de pays avec tous les défis liés aux pays mais aussi aux structures du marché, on peut être plutôt confiant que ses compétences peuvent intéresser.

En réalité, j'ai quitté Airtel RDC d'abord parce qu'en termes de vision je n'étais plus très aligné avec la leur, je ne me retrouvais plus dans les décisions qui étaient prises. Je prévoyais de me lancer dans l'entrepreneuriat mais Orange m'a proposé un challenge très exaltant au Cameroun que j'avais finalement accepté.

D'où tirez-vous votre force, cette confiance et surtout votre capacité à rebondir ?

J'appellerai ça de la Foi plutôt que de la confiance en soi. J'ai cette conviction que mon destin est entre les mains de Dieu et pas forcément entre celles d'une entreprise ou d'une personne. J'ai également la conviction d'avoir démontré mes compétences et mon professionnalisme partout où je suis passé. Par conséquent, je fais ce que j'ai à faire et je laisse le reste entre les mains de Dieu. C'est ça mon état d'esprit !

Selon vous, que faut-il pour être expert dans son domaine ?

Question très difficile, mais je me réfère à un auteur américain très célèbre qui s'appelle Malcolm Gladwell qui, dans son livre intitulé « Outliers » développe la théorie des « 10.000 heures de pratique ». Selon lui, « 10.000 heures de pratique » sont nécessaires pour maîtriser son sujet. Je pense que c'est une bonne référence car on ne peut être expert dans son domaine qu'à l'aide de la pratique.

Quel est votre rêve africain ?

« Les pays africains doivent prendre la place qui est la leur dans le concert des Nations. L'Afrique a tout ce qu'il lui faut pour ça. »

Avec une vision claire et de grandes ambitions, nous pouvons surprendre le monde et la solution pour cela est exclusivement entre nos mains.

A nous de définir où nous voulons aller. Comment nous voulons y aller, et tous les partenaires sont les bienvenus pour nous y aider car il n'est pas question d'être en autarcie par rapport au reste du monde.

A nous de définir notre voie et d'y inviter le monde car rester ouvert n'est pas une option c'est une obligation.

ENTREPRENEUR IBRAHIMA SYLLA PDG SALAM TRANSPORT

« Voyager à travers le Sénégal doit être un confort en toute sécurité »



De chauffeur de taxi à chef d'entreprise, Ibrahima Sylla voit l'entrepreneuriat comme une voie de salut dans un monde où trouver un emploi devient de plus en plus difficile. Le patron de Salam transport est aujourd'hui à la tête d'une société avec une vingtaine d'employés et détient une flotte de sept bus qui rallient cinq régions du Sénégal. Et cela sans subvention, ni crédit, Salam transport roule sur fonds propres.

Vous êtes né en France, comment êtes-vous lié d'amour avec le Sénégal ?

Je suis né et j'ai grandi en France. J'ai passé une bonne partie de ma vie ici au Sénégal. J'ai des parents d'origine sénégalaise notamment à Tambacounda. Donc le fait de faire des allers retours m'a donné l'amour et le goût du pays.

Vous êtes à la tête d'une société de transport. Parlez-nous de votre activité ?

La société Salam Transport est une société créée par des enfants de la Diaspora. Je n'aime pas trop ce terme. Mais, c'est ainsi que nous sommes désignés, malheureusement. Nous avons investi dans le domaine du transport pour rallier les différentes régions du Sénégal. Tout a commencé en 2016. À l'époque, j'avais un travail stable en France. J'étais un chauffeur de taxi là-bas et cela faisait plus de dix ans que j'exerçais ce métier. J'avais économisé un peu d'argent et nous avons décidé, mes associés et moi, de nous lancer à l'aventure en mettant sur pied Salam Transport. Nous avons commencé par la ligne Dakar-Tambacounda parce que nous savons que la distance reliant ses deux villes est de 400 Km et qu'il est très difficile de quitter la capitale pour rallier Tamba.

Nous connaissons tous les conditions difficiles dans lesquelles les gens voyagent. C'est ce qui nous a poussés à créer cette ligne, afin d'offrir un meilleur confort aux voyageurs qui empruntent cet axe.

Pourquoi avoir choisi le secteur du transport pour y investir ?

Le transport est un secteur en expansion au Sénégal, et qui s'émancipe. En plus, nous nous sommes rendu compte qu'il y a un déficit de bus assurant le transport entre la capitale et l'intérieur du pays. Et nous avons voulu résorber ce gap. Le transport est un secteur clé de l'économie sénégalaise qu'il faut constamment améliorer. Il n'y a pas beaucoup d'infrastructures dans ce domaine, alors qu'on sait que la majeure partie de la population se déplace en bus. Donc, nous aussi, nous avons voulu apporter notre pierre à l'édifice et de la meilleure des manières qu'il soit, en créant Salam Transport.

Vous avez évoqué un problème d'infrastructures. Est-ce que les modèles de voitures que vous proposez répondent au confort ?

Oui ! On essaye de satisfaire la clientèle. Quand je parle du manque d'infrastructures, cela ne concerne pas tout le Sénégal. Car aujourd'hui, il y a des infrastructures routières comme l'autoroute Ila Touba qui se développent. On ne va pas cracher dans la soupe, on voit vraiment que l'Etat sénégalais, en ce moment, travaille. Il y a un peu plus d'infrastructures routières de qualité. Nous sommes venus accompagner ces changements.

Sentez-vous aujourd'hui la concurrence ?

Personnellement, je n'aime pas le terme concurrence. À la place, j'utilise le mot collègue. Car, la concurrence peut, parfois, être malsaine. Elle amène de la rivalité. Or, je déteste cela. Je pense qu'il y a de la place pour tout le monde. Nous sommes plus de 16 millions d'habitants et nous avons tous besoin de moyens de transport pour nous déplacer. Et la demande est tellement forte qu'une seule société de transport serait incapable de la satisfaire. Donc, tout citoyen qui en a la capacité peut apporter sa pierre à l'édifice. Sans aucune fausse modestie, j'estime que Salam Transport a apporté une nouvelle vision dans le transport au Sénégal. Nous sommes présents pour plusieurs raisons. Et grâce à nous, certains ont mis de la climatisation dans leur bus. Je ne dis pas que Salam Transport a révolutionné le Transport, mais il a apporté une vague de fraîcheur.

Vous avez combien de bus qui sont mis en circulation ?

Aujourd'hui, nous en avons sept. Il faut savoir qu'aujourd'hui, Salam Transport n'a reçu aucun financement de qui que ce soit. Nous fonctionnons avec nos propres moyens et, comme on dit, l'Homme propose Dieu dispose, nous faisons de notre mieux pour grandir et le reste relève du Divin.

Vous avez combien d'employés ?

Nous avons une vingtaine d'employés et d'ailleurs c'est l'occasion de leur rendre hommage parce qu'aujourd'hui, si Salam Transport en est arrivé là, c'est grâce à eux. Ils y croient et se donnent à fond pour la réussite du projet.

Comment appréciez-vous cette réussite de Salam Transport ?

Je dirais que c'est la volonté divine. Aujourd'hui le destin m'a conduit dans le transport. J'aurais pu être dans l'agriculture ou dans l'immobilier mais Dieu a décidé qu'on serait dans l'univers des transports et on y est et on y tisse notre toile. Pourquoi ce secteur ? L'avenir nous le dira.

Il n'est jamais facile d'entreprendre. Vous êtes arrivé à vous imposer. Quelle est votre plus grande satisfaction ?

(Silence). Bon, il y en a plusieurs. L'une d'elle est la satisfaction des gens. Cela n'a pas de prix. On est comblé quand par exemple, on fait voyager quelqu'un d'un point A à un point B et que l'on voit dans ses yeux, dans son regard une certaine joie, une fierté, un soulagement, ce sentiment est juste magique. Je pense qu'aujourd'hui, il est vrai qu'on est tous attiré par le gain mais il y a une priorité. Et la priorité pour moi, c'est satisfaire l'humain.

Quelles sont vos perspectives ?

Une fois qu'on lance son entreprise, l'objectif c'est de la développer. Aujourd'hui, on est dans cinq régions du Sénégal, et il nous reste encore neuf à couvrir. Donc, nous comptons nous développer, on va essayer d'atteindre cet objectif, après pourquoi ne pas aller en Afrique. Nous sommes ambitieux, mais je pense qu'il faut être humble dans la vie et y aller étape par étape. Après, on verra ce que l'avenir nous réserve, mais on ne se fixe pas de limites.

DOCTEUR YANNICK YENDOUBOUAM TAMPANGO SPECIALISTE ENERGIES (TOGO)

Au service de l'Afrique

Doctor Yannick Yendoubouam Tampango est de ceux qui ont décidé de rentrer en Afrique et de faire bénéficier le continent de leurs compétences. Expert en énergie, il n'est pas tombé dans le brain drain (la fuite des cerveaux). Il a en effet quitté l'Europe et ses privilèges pour que l'Afrique ait une électricité compétitive pour le développement des industries. Il est un bel exemple à offrir aux jeunes Africains.

Que l'Afrique de l'Ouest ait à sa disposition une électricité verte, suffisante et accessible. C'est le rêve du Togolais, Docteur Yannick Yendoubouam Tampango. Ainsi, il invite les pays africains à utiliser les énergies renouvelables complétées par du gaz. A 14 ans, après l'obtention de son Baccalauréat et un brillant parcours honoré par plusieurs certificats d'excellences à l'université de Lomé, où il obtint une maîtrise en mathématiques, il poursuit ses études en France. Il opte pour une formation en mécanique et suit un cursus normal avant de soutenir sa thèse de doctorat en 2012, à l'âge de 23 ans étant ainsi le plus jeune docteur de l'université de Lorraine. Il est également diplômé de l'Institut d'Etudes Politiques de Paris (Sciences Po), où il a fait un Master en énergie, finance et politiques énergétiques.

Il a travaillé à la société Électricité de France (EDF), premier producteur et premier fournisseur d'électricité en Europe. Après l'acquisition d'une solide expérience, Docteur Yannick Tampango a décidé de rentrer et de mettre son savoir-faire au service de son pays, son continent. « Je m'intéresse à tout ce qui peut créer de la richesse et de l'emploi. Mais cela nécessite généralement de gros moyens financiers. Mon rêve, c'est de contribuer à l'émergence de vraies industries au Togo », a-t-il partagé. De retour chez lui, il crée un cabinet nommé Conseils et Solutions en Ingénierie (CONSOI).

Cette entreprise accompagne l'Etat, les communes et divers organismes publics, parapublics ou privés dans l'élaboration et la structuration de projets, le montage des plans d'affaires et la recherche de financement. Docteur Tampango mise sur le solaire qui devrait être exploité au maximum,



avec des moyens de stockage. Cette énergie est de plus en plus sûre et compétitive. Pour l'expert, l'électrification des pays africains doit rimer avec opportunité économique afin de permettre des usages productifs de l'électricité. D'où l'intérêt d'y investir pour le développement de l'économie africaine. L'essor des industries, et une bonne disponibilité de l'électricité, selon lui. En effet, l'expert en énergie estime que « le mix électrique de l'Afrique de l'Ouest devrait être axé sur les énergies renouvelables complétées par du gaz ». Le mix électrique désigne les sources d'énergie utilisées dans la production d'électricité d'un pays. Ainsi, Dr Yannick à conscience que la biomasse, l'hydraulique et l'éolienne sont tout aussi importantes et disponibles en Afrique. Par exemple, le potentiel hydraulique de l'Afrique de l'Ouest est estimé à plus de 25 gigawatts. Les Etats ne doivent donc pas ignorer les avantages que peuvent procurer les communautés régionales, notamment la mise en place de marché régional de l'énergie qui permet de mutualiser l'offre et la demande. La réglementation et la définition de schémas directeurs restent nécessaires.

Docteur Yendoubouam Tampango souligne l'importance de prendre en compte des solutions de gestion d'énergies avancées et matures pour une production et une consommation optimales.

Plusieurs innovations sont en cours dans le domaine énergétique et les pays africains doivent être engagés dans la Recherche et le Développement (R&D), pour prévoir les solutions d'avenir. Il estime que les Small Modular Reactor (SMR) constituent une solution d'avenir pour l'électrification et le développement économique des pays africains. Par ailleurs l'expert préconise la mécanisation de l'agriculture qui est un secteur porteur. Docteur Yannick propose des solutions agri-tech pour faire des prévisions, optimiser l'irrigation et concevoir des machines pour la transformation agroalimentaire.

Babacar SY SEYE - Zahra NDIAYE



NSIA

SANTÉ FAMILLE

La santé pour tous !

Avec NSIA SANTE Famille, disposez de votre carte d'accès aux soins et laissez-nous prendre en charge les frais médicaux, à la suite d'une maladie, d'un accident ou d'une maternité, à travers un réseau conventionné de professionnels de la santé.

NSIA SANTÉ FAMILLE couvre :

- La consultation ;
- La pharmacie ;
- Les analyses biologiques et la radiologie ;
- L'accouchement ;
- Les soins et prothèses dentaires ;
- Les soins ophtalmologiques ;
- La lunetterie (verres et montures) ;
- Le transport par ambulance ;
- L'hospitalisation chirurgicale ;
- L'hospitalisation médicale.

Souscrivez seul, en famille ou en groupe.

NSIA SANTÉ FAMILLE, la Santé pour tous !

(+221) 33 889 60 60 - 33 889 60 99

Sénégal : Mermoz, Pyrotechnie N° 75A Dakar - www.nsiassurances.sn
nsia.senegal@groupensia.com



MOUNA NDIAYE ACTRICE-COMEDIENNE (BURKINA FASO)

« Nous avons tous de l'énergie à revendre et quand on a des opportunités de pouvoir s'exprimer, on saute dessus... »



Talentueuse comédienne et actrice, Maimouna Ndiaye plus connue sous le nom de Mouna Ndiaye est tout aussi belle et raffinée. Elle est une fierté africaine. Humble, elle continue de tisser sa toile dans le septième art. Dans cet entretien, on la découvre davantage.

Vous êtes actrice et comédienne, comment êtes-vous passée des planches à l'écran ?

Un acteur ou une actrice est une personne dont la profession est d'être l'interprète de personnages sur la scène ou à l'écran. Un comédien ou une comédienne est une personne dont la profession est de jouer au théâtre ou au cinéma à la télévision ou à la radio. Les deux définitions sont quasi identiques, c'est le lieu de l'interprétation qui change. Au théâtre, le lieu est fixe et l'histoire se raconte et se joue en une fois.

Au cinéma, l'histoire se fabrique sur plusieurs jours voire plusieurs semaines et le texte est repris plusieurs fois avant d'avoir le jeu que l'on veut. Un acteur de théâtre est bon au cinéma, mais un acteur de cinéma n'est pas forcément bon au théâtre. Le travail de la mémoire n'est pas le même. La force d'un interprète réside dans sa capacité à pouvoir passer de l'un à l'autre. La

différence est la caméra et l'équipe qu'il y a au tour. Que ce soit au théâtre comme au cinéma l'essence pour l'interprète est la même : incarner, entrer dans la peau d'un personnage.

Le jeu est différent tout de même. Pour vous entre le jeu d'acteur et celui de comédien, lequel est le plus facile, comment faites-vous pour vous départir de l'un de l'autre suivant les situations ?

Que ce soit au théâtre comme au cinéma, je travaille mes personnages de la même manière pour les incarner au mieux et en fonction de l'histoire, du réalisateur, du metteur en scène, des personnes avec qui je partage la scène ou l'écran. Les choses changent en fonction de l'histoire écrite et mise en scène ou réalisée. En répétition, une autre écriture se fait sur la scène pour le théâtre et au montage pour le cinéma, la télévision ou la radio.

Vous êtes, par ailleurs, auteure-réalisatrice de plusieurs films documentaires ainsi qu'animatrice. D'où puisez-vous toute cette énergie ?

(Rires) Nous avons tous de l'énergie à revendre et quand on a des opportunités de pouvoir s'exprimer, on saute dessus. Ce sont des métiers différents avec un point commun : dire, faire entendre, donner à voir et à entendre.

Est-il facile d'être femme dans le milieu du cinéma ?

Le cinéma, comme le théâtre, a beaucoup évolué. J'ai choisi ce métier et je l'assume. Je ne me suis pas orientée vers cette voix parce que je pense que c'est facile, au contraire, j'ai eu envie de faire « bouger les lignes » d'une autre manière. Le milieu du cinéma en lui-même n'est pas facile. Je n'ai jamais mis en avant le fait d'être femme. C'est un métier et tout le monde fait le métier qu'il choisit avec les compétences qu'il a acquises. Le tout c'est de le faire bien. Posez aussi la question à, tous ceux qui sont dans ce métier, ils vous diront la même chose. Ce n'est pas une histoire de femme même si le milieu reste misogyne (les femmes sont le plus souvent aux costumes, à la cuisine, à la vaisselle, au maquillage, aux courses...), vous allez rarement voir (je parle en Afrique) une femme cheffe de poste à la technique pure et dure, non pas parce qu'elles ne veulent pas mais plutôt parce qu'on ne les encourage pas à se former.

Vous pensez que les femmes n'occupent pas vraiment la place qu'elles devraient ?

Les femmes ont toutes leur place dans le septième art, comme dans tous les métiers. La société évolue et tout le monde a sa place dans ce qu'il choisit de faire. Il suffit qu'elles veuillent se former et s'exprimer et surtout qu'on leur donne les opportunités et leur facilite l'accès à la formation et aux financements.

Avez-vous vécu des moments pénibles dans votre métier ?

Je ne suis pas issue de famille d'artiste, c'est peut-être ce qui a été la difficulté, parce qu'il a fallu expliquer, faire comprendre et faire accepter mes choix de carrière.

Vous êtes connue à travers le continent grâce à Super Flics. Considérez-vous que c'est l'un de vos plus beaux moments dans ce milieu ?

J'ai toujours assumé, pleinement, tous les rôles que j'ai acceptés de jouer ou d'interpréter. Ce sont tous des rôles que j'aime parce que les personnages que j'interprète ont des messages à faire passer et c'est ce qui me plaît avant tout.

Vous avez été majestueuse dans l'œil du cyclone, ce qui vous a valu d'ailleurs le prix de la meilleure interprétation féminine au Fespaco 2015. Ce rôle vous a fait passer par plusieurs émotions. Comment avez-vous vécu les moments de tournage ?

« L'œil du cyclone » est une pièce de théâtre qui a été créée en 2003 à la troisième édition des Résistances Panafricaines d'écriture, de création et de recherches théâtrales de Ouagadougou, la pièce à tourner pendant dix ans dans la sous-région et dans le monde avant son adaptation au cinéma.

Le travail du théâtre au cinéma a été complètement différent. Le cinéma a montré tout ce qui était dit au théâtre. L'avantage est que Fargass Assandé, avec qui j'ai partagé la scène, et moi connaissions déjà le texte. Toutefois, le rendu au cinéma n'est pas du tout le même qu'au théâtre. La complicité que nous avions dans la pièce nous a beaucoup aidés au cinéma. C'était plutôt facile je vais dire.

Selon vous quels sont les clefs de votre succès ?

Succès... A cette question je ne sais quoi répondre. Aux spectateurs de juger...

- Je joue et quand je sors de là, je reste moi-même.
- Je fais mes courses normalement.
- Je ne me prends pas la tête et je garde les pieds sur terre.
- Ma famille est très présente quand il m'arrive de ne pas me sentir bien

Le succès, c'est comme quand on a bien travaillé et qu'on reçoit sa paie. On est content, on va payer les dettes à ceux qui nous ont permis de tenir, on dit merci à ceux qui nous ont soutenus. On est un peu libéré, et surtout on souhaite avoir la force de rester à la hauteur pour ne pas décevoir toutes ces personnes qui nous suivent et qui croient en nous parce que je dis toujours, sans public, sans spectateurs, sans auditeurs et sans la famille qui est au premier rang nous n'existons pas.

Vous êtes d'un père sénégalais et d'une mère nigériane. Vous êtes née en France, vous avez vécu en Côte d'Ivoire et au Burkina. De quel pays, de quelle culture vous sentez-vous le plus proche, ou c'est l'ensemble qui fait de vous ce que vous êtes ?

(Rires) Pour moi les valeurs sont universelles. Je m'en suis rendue compte à travers les voyages que j'ai fait en Afrique et dans le monde, même si je n'ai pas fait le tour du monde en 80 jours comme Jules Verne. La question de mon africanité, ou de mon appartenance à un pays ne s'est jamais posée. Je suis issue d'un métissage physique de plusieurs pays du continent, intellectuel du monde et de par mon métier qui n'a pas de frontières. Donc, la réponse est évidente pour moi. J'ai beaucoup de chance de par ma mixité et ma diversité culturelle, je la prends comme un atout et je me construis avec.

A partir du moment où l'art n'a pas de frontières, je n'ai pas de frontières artistiques ou humaines. Je me sens bien partout où je vais, tant qu'on m'accepte.

Par Zahra NDIAYE

BOUBAKAR DIALLO JOURNALISTE, ROMANCIER, CINÉASTE... (BURKINA FASO)

Multitâche



Journaliste, romancier, cinéaste, Boubakar Diallo a plusieurs cordes à son arc. Fondateur et Directeur de publication de l'hebdomadaire satirique JJ (Journal du Jeudi), il a aussi publié plusieurs romans. Cet autodidacte pluridisciplinaire, a marqué les esprits lors de la dernière édition du festival panafricain du cinéma et de l'audiovisuel de Ouagadougou (FESPACO 2021) avec son film « les 3 lascars » qui a décroché le prix de l'Intégration de la CEDEAO. A la découverte d'un artiste éclectique qui a su marquer le grand public.

Il est bien connu du grand public africain grâce à ses films comme « le Bonnet de Modibo », « Les 3 lascars », ou encore ses séries « Fabiola », « La team des belles rebelles » diffusées sur les chaînes Canal+ et TV5Monde. Boubakar Diallo est un homme multidimensionnel qui s'évade dans les labyrinthes de la méditation et de la réflexion. Journaliste chevronné, il est l'initiateur du célèbre tabloïd satirique Journal du Jeudi (JJ) fondé en 1991 et auteur également de plusieurs ouvrages dont « Le Totem », un recueil de contes burkinabè, et de deux autres romans : « La nuit des chiens » et « Fumée noire ».

Dans son parcours atypique, il a développé un autre centre d'intérêt, le cinéma à travers la création de la société de production « Les Films du Dromadaire ». Cette maison de production est le fruit d'une certaine frustration, celle de ne pas voir à l'écran un certain type de films africains, tel qu'il les imaginait. Confronté au refus des producteurs d'accepter ses scénarii, Boubakar Diallo a décidé de se prendre en main. Très tôt convaincu qu'il faut proposer des images africaines aux publics africains qui se reconnaissent davantage dans leur cinéma, il s'est jeté à l'eau en mettant sur pied une maison de production. D'ailleurs, il aime à dire qu'il est entré dans l'univers du cinéma par... effraction.

Par ailleurs, la création de cette boîte de production est également une manière pour M. Diallo d'étendre ses activités à l'audiovisuel. Le dromadaire était déjà la mascotte de « l'hebdomadaire » JJ, un jeu de mot emprunté au poète français Jacques Prévert. D'où l'appellation les films du Dromadaire : « le dromadaire est pour moi l'image d'un animal parfaitement intégré dans le paysage sahélien, sobre et résistant, qui sait aller patiemment vers le but qu'il s'est assigné », a-t-il expliqué. Avec la société « Les Films du Dromadaire » créée en 2004, il a produit à nos jours une dizaine de téléfilms, six films de cinéma et cinq séries télévisées.

A voir sa filmographie, on pourrait être tenté de penser qu'il est plus intéressé par les films d'action mais tel n'est pas le cas. « Plus que les films d'action, ce qui m'attire c'est surtout l'humour ! Je suis allé à l'école de Coluche et, bien avant lui j'étais un «rat de Bibliothèque» au collège. Prévert m'a beaucoup influencé pour l'écriture. »

Le succès de ses parodies (Dossier brûlant, Sam le caïd, Mogo-puissant, Congé de mariage, etc.) a fini par le faire cataloguer « maître de la comédie africaine ». Une situation dont il a du mal à se démarquer lorsqu'il propose des films d'auteur comme « Cœur de lion » (prix de l'Union Européenne au Fespaco 2009) ou le film sur le terrorisme en préparation pour le prochain Fespaco, en 2023.

Il est clair que Boubakar Diallo est un homme de culture ; grand amateur de lecture et de cinéma, ne lui demandez jamais qui est son acteur préféré. Vous allez vous y perdre... En outre, avec lui, l'expression « l'homme aux douze métiers » trouve tout son sens. En effet, en plus d'être scénariste, réalisateur, producteur et écrivain, M. Diallo a été un passionné d'arts martiaux ; il a pratiqué le Viet Vo Dao d'abord puis le Kung Fu Wushu. D'ailleurs, il a créé le tout premier club de cette discipline martiale au sein de l'université de Ouaga en 1990. Il rêve de parachutisme...

Au plan cinématographique, cet amoureux du 7e Art pense qu'il faut de nouvelles sources de financement locales. Ce qui est possible si les bailleurs de fonds acceptaient d'être pragmatiques et de soutenir de manière plus conséquente ceux qui travaillent concrètement pour l'émergence d'un nouveau cinéma africain.

LE TEMPLE DES PYTHONS À OUIDAH AU BÉNIN

300 ans après, le Temple des Pythons reste toujours un lieu aussi pittoresque

Ouidah (Bénin) est l'une des villes les plus importantes de l'histoire de l'esclavage en Afrique de l'ouest. Entre la Porte du non-retour et les bâtiments coloniaux, se trouvent un des plus vieux, sinon le plus vieux sanctuaire vodoun qui existe depuis le 17ème siècle et qui jusqu'à ce jour est l'un des lieux les plus visités du Bénin avec plus de 1000 visiteurs par an. Ce temple unique où on vénère la divinité python, seulement accessible aux initiés, est devenu partiellement ouvert aux touristes du monde entier.

Le culte du serpent ou le Dangbé, est une forme particulière de vodoun consacré à l'adoration de serpent plus particulièrement du python royal, animal sacré dans la culture vodoun. Le temple des pythons, s'étendait sur plusieurs hectares, mais au fil des années, sa superficie a été considérablement réduite, du fait de l'urbanisation de la ville de Ouidah.

Plus de 100 pythons vivent dans le temple. Le « Kpohoun » qui est le python mâle et le « Dangbé Drè » qui est la femelle sont tous les deux adorés à l'intérieur du temple. Les serpents n'étant pas nourris par les fidèles, sont relâchés une fois par semaine dans le quartier du temple pour leur permettre de se nourrir des rats ou des insectes environnants. Certains vont dans les maisons des habitants déjà avertis de la venue des divinités. Les populations se font un plaisir de les nourrir jusqu'à satiété. Et si 72 heures après leur sortie, ils ne sont toujours pas revenus, les habitants de Ouidah les ramènent au temple avec joie, conscients de l'importance de leurs pouvoirs sur la ville.

Principale attraction d'Ouidah, le temple des pythons attire plus 1000 visiteurs chaque année, tous stupéfaits de sa longévité et de son histoire.

Pour accueillir les visiteurs des serpents, un Iroko (arbre) qui serait vieux de plus 600 ans revêtu de nombreuses lianes et qui selon les mythes vodoun détient un grand pouvoir mystique, reçoit des prières et sacrifices particulièrement le 10 Janvier, jour de la fête du vodoun au Bénin. A l'occasion de cette fête endogène, un cabri est sacrifié par un des prêtres du temple qui répand ensuite le sang de la bête sur une toile blanche qui est mise autour de l'iroko.

Dans la cour du temple sacré se trouve une jarre de plus de 200 ans, qui n'est utilisée qu'une fois tous les 7 ans après avoir consulté la divinité python pour purifier, chasser les mauvais esprits, éviter les morts précoces et demander la pluie sur la ville d'Ouidah. Outre l'iroko et la jarre, un cimetière entièrement réservé aux pythons est installé dans le temple et seuls les initiés ont le droit d'y entrer.

L'une des particularités du temple des pythons est que juste devant lui a été construit la basilique de l'Immaculée-Conception, principal lieu spirituel des chrétiens catholiques de la ville d'Ouidah. Malgré ce que l'on pourrait penser, les deux religions se respectent et font leurs cultes sans problèmes.

Selon monsieur Dangbé Kpohoun, régent du temple des pythons : « ce temple autrefois forrêt, date du 18e siècle et a été construit par nos aïeux. On l'a restauré, depuis 1992, en changeant la toiture du couvent des pythons par des tuiles et le mur intérieur est désormais soutenu par des grilles. Avant, nos parents ne parlaient pas à l'église. Ils venaient ici prier avec le vodoun et lui faire des offrandes, comme des cabris et du haricot préparé. L'entrée du temple a été rendue payante pour pouvoir entretenir ce sanctuaire qui fait partie de notre histoire et symbolise les religions endogènes du monde. Près de 5 millions de francs CFA sont perçus chaque année pour permettre aux dirigeants de la ville d'Ouidah et du temple de le garder en bon état pour assurer une visite de qualité à tous ceux qui voudraient connaître la culture et l'histoire du Bénin ».

Claude GLÉLÉ



NUNU DESIGN BY DK (SÉNÉGAL)

Nunu, une créatrice engagée

L'indigo est sa marque de fabrique. Mais elle ne travaille pas que sur du tissu peint en bleu. Marie Madeleine Diouf s'intéresse à tous les tissus africains. Elle s'est assignée pour mission, à travers l'art, de transmettre le savoir faire africain.

Du tissu traditionnel mélangé à du tissu moderne ! Quand on voit du tissu teint en indigo cousu avec du denim, l'on pense à NuNu Design by Dk. Normal ! Marie Madeleine Diouf dite Nunu design a marqué son empreinte dans la mode. Elle est sereine et s'appuie sur sa culture africaine pour proposer des habits à la fois moderne et traditionnelle. « Nous faisons de la recherche de matière par rapport au textile africain pour raconter l'histoire et le vécu des peuples à travers design. Je n'ai pas choisi l'indigo c'est l'indigo qui m'a choisie. Ce bleu indigo reste et demeure l'héritage de nos peuples. C'est aussi un devoir de mémoire pour notre cher continent, que d'exploiter ce tissu emblématique », explique la directrice artistique de la marque Nunu design by DK, Nunu Diouf.

Ses choix artistiques ne sont pas fortuits. « Mon inspiration est divine. Allier tradition et modernité reste ma motivation permanente. C'est également une façon pour moi d'impacter car la transmission est importante pour préserver nos traditions », déclare-t-elle. En créant, elle n'a pas de cibles particulières. Ses tenues sont donc destinées à tous. D'ailleurs, se réjouit-elle, « tout le monde porte mes créations. Porter du NuNu Design c'est porter l'engagement de tout un continent. C'est aussi magnifique le textile local ».

Nunu est brillante et ses pièces sont savamment bien montées. Ce qui lui vaut son succès. Si l'on pense, a priori, que les stylistes et designers sénégalais n'ont pas une large clientèle parce qu'ils sont chers, ce n'est pas le cas chez Nunu. Ceci n'est qu'un préjugé en réalité même si Marie Mado (Nunu) affirme qu'effectivement « certaines marques sénégalaises sont chères ». Mais précise-t-elle, « c'est une question de positionnement pour certaines, et pour d'autres, ce sont les chaînes de production qui sont assez complexes



et pas rentables des fois. Ce qui peut justifier le coût élevé des produits, je pense ». Nunu est loin de tous ces schémas. Ses créations sont commercialisées à des prix abordables. Son bon rapport qualité-prix lui vaut non seulement une clientèle diversifiée mais aussi fidèle. Ainsi, elle arrive à s'en sortir. « Oui, bien sûr qu'on fait du profit ; c'est important aussi de pouvoir vivre de sa passion », dit Marie Madeleine Diouf.

Faire du profit ne signifie pas que tout est rose dans ce milieu. Il y a bien d'écueils qui subsistent. « Les difficultés que nous rencontrons souvent sont la structuration et le manque d'accompagnement pour pouvoir lever des fonds », partage-t-elle. En effet, c'est un problème commun que rencontrent presque tous ceux qui entreprennent dans le milieu de la culture. L'autre grosse difficulté est l'accès aux matières premières.

Par Zahra NDIAYE

NOS PARTENAIRES



JÉRÉJÉF

www.etoileafricaine.com

/Suivez-nous sur :



MANDE TV est sur
CANAL+ : n° 236 et sur
MALIVISION : n° 246

MandéTV

INFORMER
SENSIBILISER
ÉDUCER
DIVERTIR
24h/24 - 7j/7

LES PROGRAMMES

JT	ART
CULTURE	SANTÉ
SOCIÉTÉ	BEAUTÉ MODE
POLITIQUE	ÉCONOMIE
SPORT	MUSIQUE

MandéTV

MandéTV Reflets du Mali est un organe audiovisuel agréé par la Haute Autorité de Communication, diffusée sur les bouquets Malivision, Canal+ et sur l'application IKATV.

MandéTV située à Bamako, dans le quartier des affaires de l'ACI200 est portée par une équipe jeune, dynamique, talentueuse et ambitieuse.

La ligne éditoriale est avant tout d'informer, sensibiliser, éduquer, divertir.

MandéTV accompagne également les stratégies de communication des entreprises et des institutions grâce à ces espaces publicitaires, ses publi-reportages et ses émissions.

Toujours plus proche des populations, MandéTV est une vitrine pour la promotion de la citoyenneté.

Miroir des coutumes et de la Culture, MandéTV est au cœur de tous les événements artistiques mais est aussi la mémoire du patrimoine.

C'est la richesse socio-culturelle du Mali qui offre à MandéTV la variété de ses programmes.

MandéTV reflets du Mali, ce sont des hommes et des femmes pour la promotion de la tolérance, du civisme, du respect et du vivre-ensemble.

Mandé TV, reflets du Mali

Hamdallaye ACI 2000 - Immeuble Euro Décor - BPE 422 Bamako (Mali)
Tél. : (00233) 99 32 18 29 / 76 47 58 42



« TRANSMISSION DE SAVOIR ET DE SAVOIR FAIRE »

THEME:
L'HERITAGE DE SEMBENE OUSMANE.

Le **15**
DÉCEMBRE

MAISON DE LA
CULTURE
DOUTA SECK

À partir de
17H



MINISTÈRE
DE LA CULTURE
ET DU PATRIMOINE HISTORIQUE



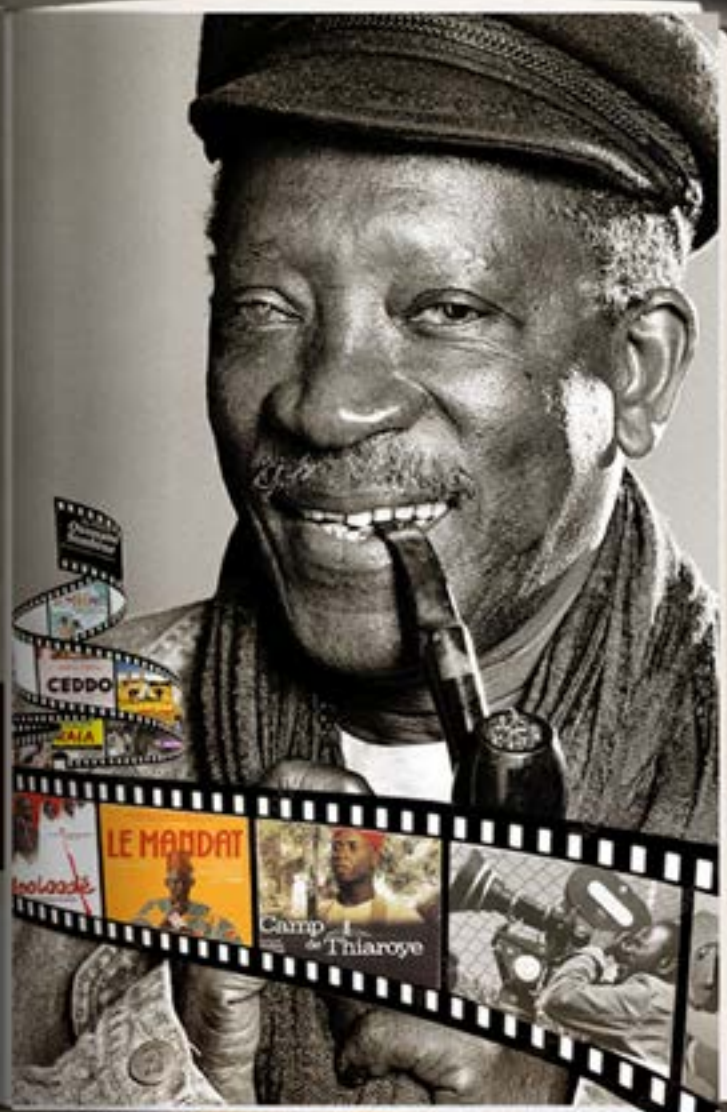
100 Rue de la Liberté, Dakar

Maison de la Culture
Douta Seck



MAISON
DES CULTURES
ORALES
DE DAKAR

Nunu



www.etoileafricaine.com

/Suivez-nous sur :   